

Rezensionen

Adler, Alfred : Roi sorcier, mère sorcière. Parenté, politique et sorcellerie en Afrique noire. Structures et fêlures. Paris : Éditions du Félin, 2006. 248 pp. ISBN 978-2-86645-618-4. Prix : € 18.90

Directeur d'études émérite à l'École Pratique des Hautes Études à Paris (sciences religieuses), spécialiste des populations du Tchad, connu pour ses travaux d'anthropologie politique et religieuse (cf. "La mort est le masque du roi". Paris 1982, ou "Le pouvoir et l'interdit. Royauté et religion en Afrique noir. Essai d'ethnologie comparative. Paris 2000), A. Adler s'attaque de front dans le présent ouvrage à un sujet plus que tout autre difficile et glissant : le "système de la sorcellerie" en Afrique noire, une réalité omniprésente à tous les niveaux de l'existence, mais dont, pour de multiples raisons, il est convenu de ne parler qu'en sourdine. Comme le titre l'indique d'emblée, l'ouvrage se répartit en deux parties relativement distinctes : d'une part l'incidence de la sorcellerie sur les relations de parenté et d'alliance, d'autre part son implication dans le champ proprement politique. En effet, de même que certains rapports entre personnes proches peuvent être ouvertement considérés comme porteurs d'un contenu sorcellaire (le cas le plus classique étant celui qui lie l'oncle maternel ou neveu utérin), de même il est des situations où des porteurs d'autorité, rois ou chefs, sont tout aussi ouvertement désignés comme sorciers du fait même de leur statut : soit qu'ils ont été soumis à un rituel secret d'initiation accompagnant leur investiture, soit qu'ils ont été obligés de devenir sorciers en tant que prétendants s'ils voulaient accéder au pouvoir face à des rivaux usant des mêmes armes. L'ouvrage est entièrement consacré à un examen critique et à une discussion comparative, minutieuse et subtile, de telles situations qui sont d'une extrême diversité, mais dont le caractère paradoxal saute aux yeux dans la mesure où, par exemple, l'on voit s'unir, en une même fonction et un même personnage, pouvoir royal, donc ordre et légitimité, et pouvoir sorcier, donc désordre, voire criminalité. "Comment un roi peut-il être en même temps un sorcier ? ou, si l'on préfère, comment une société peut-elle voir dans son roi un sorcier et le proclamer sans pour autant le disqualifier, bien au contraire ?" (20).

Dans la première partie sont confrontés des systèmes sociaux aussi divers que ceux des Bakongo (Van Wing) ou des Nzabi du Congo-Brazzaville, des Mesakin (Na-

del) et des Korongo du Soudan, des Lele (Douglas) et des Baluba (de Sousberghe) du Congo-Kinshasa, des Thonga du Mozambique (Junod), des Kuranko de Sierra-Leone (Jackson), des Dogon du Mali (Griaule) ou des Ashanti (Rattray) et des Tallensi (Meyer Fortes) au Ghana. Un chapitre particulièrement intéressant est consacré à la question du "choix prénatal", proféré à la manière d'un programme ou d'un plan de vie quand la personne à naître est encore auprès de Dieu, et qui va déterminer son destin une fois sur terre. Aux données ghanéennes viennent alors s'ajouter celles relatives aux Samo (Héritier) et aux Gourmantché (Cartry) du Burkina Faso.

Pour discuter dans la deuxième partie du rapport entre royauté et sorcellerie, l'auteur convoque des cultures, dont certaines ont donné lieu à des travaux très approfondis sur cette question : les Zandé du Soudan (Evans-Pritchard), les Wuli (Baeke) et les Beti (Laburthe-Tolra) du Cameroun, les Kukuya (Bonnafé) et les Tio (Vansina) du Congo-Brazzaville, les Yoruba (Apter), les Nupe (Nadel) et les Tiv (Bohannan) du Nigeria, les Songhay du Niger (Rouch), les Gonja du Ghana (Goody), les Nyakyusa du Malawi (Wilson) ou les Mbugwe de Tanzanie (Gray). Cela permet de voir que le thème de la sorcellerie royale se décline sous des formes qui peuvent aller en des sens opposés, et la preuve est faite qu'une approche comparative se révèle particulièrement apte à en dégager les singularités.

La question de savoir ce que sont les pouvoirs de sorcellerie en eux-mêmes, dans leurs sources, leurs mécanismes, leur "essence" (sont-ils innés ou acquis ? internes ou externes ? conscients ou inconscients ? liés à des particularités anatomo-physiologiques ou des composantes de la personne ? distincts ou non des pouvoirs de magie, etc.) ne donne lieu qu'à des développements mineurs ou se trouve évacuée comme relevant d'une "quête perdue d'avance" (35). Là n'est pas le centre de gravité de l'ouvrage. L'auteur avance pourtant une hypothèse : "Je serais tenté de dire que la sorcellerie, qui ne peut se définir par sa nature antisociale puisque la société doit s'appropriier ses pouvoirs pour la combattre, est à situer originellement dans une dimension présociale (et à plus forte raison, prépolitique) et qu'elle s'attaque, pour ainsi dire, aux briques avec lesquelles l'édifice de la société est construit ... La menace ne pèse pas sur un ordre social déterminé mais sur la vie elle-même" (34). Et souvent sur la vie des plus proches.

Cette dimension présociale est définie plus loin (61) comme celle “où sont en cause les conditions mêmes de toute sociabilité – autrement dit, de la construction des liens sociaux élémentaires – dans une collectivité donnée”. Et plus loin encore (119), traitant du “choix prénatal”, l’auteur précise que cette notion de présocial qui permet de penser la sorcellerie en relation avec le système des attitudes de parenté, “n’a de sens qu’en référence à cette indistinction, à cette indiscernabilité, dans ‘l’œuf initial’ où plongent les êtres, les ‘petits d’hommes’ avant de faire leur entrée dans ce monde, le monde du langage dans lequel ils vont être subsumés sous des catégories de parenté”. De toute façon, vivre en société un destin qu’on a soi-même choisi avant sa naissance dans la nuit primordiale, cela ne relève-t-il pas d’une “structure de l’impossible” ?

L’ouvrage d’A. Adler rassemble, ordonne, questionne, confronte et relie des données ethnographiques qui proviennent en majorité du flanc ouest de l’Afrique, de la Guinée à l’Angola. Si les références théoriques vont allègrement de Freud à Lacan, de Lévi-Strauss à L. de Heusch, de Frazer à Deleuze, à aucun moment l’auteur ne prétend élaborer quelque chose qui ressemblerait à une théorie d’ensemble. Dans un style parfois énigmatique, il opère des rapprochements, ouvre des pistes, suggère des hypothèses. Et il laisse entendre à juste titre qu’en Afrique les systèmes politiques actuels ne sont nullement à l’abri des liens avec la sorcellerie.

Pierre Erny

Arsuaga, Juan Luis, and Ignacio Martínez: The Chosen Species. The Long March of Human Evolution. Oxford: Blackwell Publishing, 2006. 284 pp. ISBN 978-1-4051-1533-9. Price: £ 17.99

Eine allgemein anerkannte Rekonstruktion der menschlichen Phylogenese ist trotz 150-jähriger paläoanthropologischer Forschung und einer enorm angewachsenen Hominidenfossilienzahl weiterhin in ferner Sicht, da noch wesentliche Teilprobleme nicht zufriedenstellend gelöst werden konnten, z. B. die Frage der durchgehenden Abfolge in der menschlichen Entwicklungsreihe von den subhumanen Primaten bis zu *Homo sapiens*, die Rekonstruktion der verwandtschaftlichen Beziehungen zwischen kontemporären Hominidentaxa oder die Entstehung und Entwicklung wichtiger Hominidenmerkmale, z. B. der Bipedalität oder des biologischen Sprachvermögens. Es ist darum verständlich, dass jede neue paläoanthropologische Entdeckung oder wissenschaftliche Publikation, die zur Klärung der menschlichen Vergangenheit beiträgt, nicht nur von Fachanthropologen mit Aufmerksamkeit verfolgt wird, sondern auch eine merkbare Resonanz in der Öffentlichkeit findet.

In vorliegender Arbeit versuchen J. L. Arsuaga und I. Martínez, zwei führende Forscher auf dem Gebiet der Paläoanthropologie, den schwierigen Entwicklungsweg des Menschen in Zeit und Raum nachzuzeichnen. Die Autoren bemühten sich, die Entwicklungsabfolge des Menschen anschaulich, mit Bezug auf vorliegendes Ausgrabungsmaterial darzustellen, wobei sie auch auf allge-

meine Evolutionsprobleme zurückgriffen, die in dergleichen Publikationen oft übergangen werden, da sie als bekannt vorausgesetzt werden. Diese Einfügungen und Erläuterungen sind gewöhnlich kurz und prägnant und bezwecken die Klärung schwieriger Probleme. Besonders Einsteigern in dieses Wissensgebiet ermöglichen sie ein besseres Verständnis der menschlichen Phylogenese und deren Evolutionsfaktoren. Mitunter jedoch drängt sich die Frage auf, ob es in einigen Fällen, z. B. bei der Behandlung der Primatenklassifikation, sich doch nicht erübrigt hätte, auf manche Einzelheiten einzugehen, oder auch bei der Erörterung unserer Zugehörigkeit zu den Primaten, da vieles davon mehr oder minder allgemein bekannt sein dürfte (17–34).

Nach der Klärung verschiedener Vorfagen befassen sich die Autoren mit den ältesten Hominidenfunden. Das Fundmaterial von *Ardipithecus ramidus* erlaubt nur wenige Rückschlüsse auf die Morphologie und das Verhalten dieser Form. Weit größer sind die diesbezüglichen Aussagemöglichkeiten bei den Australopithecusfossilien, wobei die Verfasser auch auf verschiedene mit diesen Hominiden verbundene Probleme eingehen, z. B. auf die ihnen zugeschriebene osteodontokeratische Kultur, ihr eventuelles Jagdverhalten und die Tötung von Artgenossen. Mehr interessierte sie jedoch bei diesen Frühformen die Frage des aufrechten Ganges und die Körperhaltung oder auch die Morphologie des Kauapparates bei den Paranthropusformen.

Ihre besondere Aufmerksamkeit widmeten die Autoren jedoch den ersten Menschenrepräsentanten – *Homo habilis/rudolfensis* und *Homo ergaster* –, wobei sie das Erscheinen dieser Hominiden in Zusammenhang mit der Fleischgewinnung und dem Steinwerkzeuggebrauch bei diesen Formen brachten. Die Australopithecinen hatten wahrscheinlich ähnliche Hände wie der Mensch, seine Gehirnkapazität (wie beim Schimpansen) hätte es ihnen wohl auch erlaubt, einfache Steingeräte herzustellen, allem Anschein nach hatten sie dergleichen jedoch nicht nötig (101). Es kann hier nur bemerkt werden, dass vielleicht die Steinwerkzeugherstellung für die Fleisch- und Knochenmarkgewinnung ausschlaggebend sein konnte, aber ganz stringent ist es nicht, da es verschiedene Naturvölker verstanden, auch ohne Steingeräte Wildtiere zu jagen und zu zerlegen.

Wie die Verfasser treffend bemerken, zeichnet sich der Mensch besonders durch seine Intelligenz aus, die mit der quantitativen und qualitativen Gehirnentwicklung einhergeht. Verschiedene diesbezügliche Probleme, die in der Vergangenheit oft größere Kontroversen auslösten, wurden bei dieser Gelegenheit klärend behandelt (116–128).

Ohne Zweifel spielte in der Hominidenevolution eine gewichtige Rolle das Ernährungsproblem. Anhand verschiedener Merkmale kann derweil die Ernährungsweise bei den frühen Hominiden rekonstruiert werden. So stellte es sich heraus, dass z. B. die Australopithecinen, deren Fossilien in Höhlen gefunden worden waren, noch keine Jäger waren, vielmehr werden ihre dort geborgenen Fossilien als Beutereste von Raubtieren gedeutet (141).